



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 153, 1999 – 1,
Edwige Feuillère. *La Jeune Fille Violaine au théâtre de la Huchette*, p. 23-28

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15348-1.p.0031](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15348-1.p.0031)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1999. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Maurice de Gandillac. – *Le Siècle traversé* (Albin Michel 1998)

Nonagénaire, notre ami Maurice de Gandillac, familier de Brangues et animateur de Cerisy-la-Salle, a entrepris pour notre plaisir de raconter sa vie bien remplie, sous le titre adéquat *Le Siècle traversé* (né en 1906). Le parfait germaniste qu'il est connaît le prix de l'instant goethéen, il sait que l'unique moyen de le retenir est de l'emprisonner dans les frêles liens de l'écriture. Mais une telle longévité, la traversée du siècle, entraîne une masse de souvenirs, surtout lorsqu'elle est servie par une mémoire infailible. Quel dommage que les «contraintes éditoriales» aient obligé le mémorialiste à amputer de moitié sa première version ! L'élagage n'a pas été très heureux, la seconde partie tourne parfois à la nomenclature. Il eût mieux valu diviser la chronique en deux tomes, comme cela se pratique couramment pour les grandes biographies. L'autobiographie de Maurice de Gandillac était de toute manière un succès garanti, tant la plume du narrateur est alerte et le style d'un écrivain. Le lecteur est sensible au charme d'une personnalité dont l'abord parfois rude cache beaucoup d'attention aux autres et de science.

Contemporain de Sartre, de Nizan, de Simone de Beauvoir, de Merleau-Ponty, qui furent des camarades proches, il appartient à une génération universitaire qui en France a donné le ton, sinon dicté la loi, à la pensée philosophique, entre les deux guerres et surtout après 1945. Il a participé à ce mouvement, à son rang, plus comme médiéviste, historien de la philosophie et traducteur diligent, que comme théoricien. Le même talent qui a servi de grands auteurs comme Plotin et Nicolas de Cuse, l'aide à faire revivre les amitiés durables et les rencontres fugitives. Ainsi défilent aux yeux du souvenir, outre les susnommés, les Aron, Susini, Cavaillès et Lautman, Brunschvicg, Gabriel Marcel, Etienne Borne, Daniélou, Moré, Massignon, Madaule, Jean Wahl, Grenier, Jankélévitch... toutes physionomies marquantes d'une époque faste du rayonnement français. S'il arrive qu'un jugement sévère défasse quelques illusions, l'ensemble est tempéré de sympathie, voire d'indulgence. La discrétion est la règle, qui s'applique d'abord à l'auteur lui-même. De l'idylle tragiquement interrompue entre Maurice Merleau-Ponty et Elisabeth Lacoïn (Zaza) ne subsiste qu'un vers racinien : «Je n'en ai jusqu'au bout à très peu près rien su» (141).

La même consigne de pudeur dissimule sa personnalité. On devine qu'il est un grand érudit quasi omniscient, et un homme libre, novateur allergique aux honneurs. On en apprend davantage sur ses goûts sportifs, le ping-pong, la natation, le canotage, l'automobile, les grandes randonnées... Cependant il a été mêlé à tant d'événements qu'il ne peut les passer sous silence ; son don d'observation en restitue le caractère et pour ainsi dire l'arôme : le duel Cassirer-Heidegger à Davos en 1929, la naissance d'*Esprit*, la guerre d'Espagne et *Sept* (apparition de Maritain), Munich 1938 après le Front Populaire, les Décades de Pontigny poursuivies à Cerisy avec Anne Heurgon-Desjardins, le lancement de *Dieu Vivant*, l'avènement de la V^e République, enfin la flambée de Mai 68 où, comme Vladimir Jankélévitch, il s'exerça à une médiation sans doute utopique. Finalement Gandillac, maître estimé et respecté, est plus proche d'Henri Gouhier que de Michel Foucault. On attendait presque un couplet sur le CNRS, sérail dont il a exploré les détours, mais il s'est autocensuré.

Le chroniqueur est aussi un globe-trotter. Il a parcouru le monde comme il a traversé le siècle. Qui l'a vu en 1996 arpenter en petite tenue les sables perfides du Mont Saint-Michel est édifié sur sa forme physique inaltérée. Sa force d'âme, elle, non moins que sa discrétion, se manifeste lors du récit de la mort d'Anne Heurgon, et surtout à l'occasion de la maladie et du décès de Geneviève de Gandillac, cet être exquis et doux que je rencontrais jadis aux *Etudes* en compagnie du Père André Blanchet. Ce qui nous ramène indirectement à Claudel, dont Maurice de Gandillac est un lecteur sagace. D'un article ancien il extrait cette remarquable définition : «celui que de toutes parts déborde son propre génie». Puisse la verte vieillesse de notre ami, qu'un habit de même couleur eût si justement drapé, déborder son siècle qu'il a de toutes parts honoré !

Xavier TILLIETTE

François Angelier, *Claudel ou la conversion sauvage*, éd. Salvator 1998.

François Angelier en a eu assez! Trop de sottises à propos de Claudel et trop de haine à son encontre l'ont conduit à s'engager par écrit. Son livre frémit du désir d'en découdre avec tous ceux qui transmettent la paresseuse légende anti-claudélienne. Il fut de ceux-là ! Adolescent, nous dit-il, il tira un jour à la carabine sur un exemplaire du *Soulier de satin*, dans la tradition potache des *happening* surréalistes. Puis il lut la pièce et s'enthousiasma. Entre l'auteur et son lecteur existe déjà une expérience commune que François Angelier signale au chapitre 10 de son livre, consacré à la conversion, sous le titre de : Le tout soudain.

«Tout soudain» converti à Claudel comme Claudel à Dieu, François Angelier le lit désormais à fond et avec une totale sympathie. On la devine au ton et aux citations surprenantes par lesquelles il illustre son double propos, polémique et constructif. En réfutant les caricatures de Claudel, François

Angelier élabore en effet un nouveau portrait, nécessairement subjectif puisqu'il s'agit de penser enfin par soi-même.

Penser par soi-même, c'est reconnaître par exemple qu'il est possible d'être économiste et poète, ambassadeur et poète. Claudel le prouve avec la souveraine aisance de celui qui «s'épanouit dans la conjonction fructueuse du devoir civique et de la vocation poétique». Opposer l'un à l'autre fut une construction historiquement datée que Claudel démoda par ses choix mêmes. Non, il ne prendra pas la pose de l'artiste maudit au contraire de sa sœur Camille. Dira-t-on alors que Claudel n'a pas de talent ? Hélas, on est obligé de reconnaître qu'il en a. En transgressant les règles du jeu littéraire, il créa les conditions favorables à son œuvre. Comme le dit fort bien François Angelier, la révolution de Claudel fut de rentrer dans le rang.

Eu égard au refus des institutions qui rassemble la bohème et les salons, on comprend que Claudel fut rejeté par ces deux cercles constituants du milieu littéraire. On peut cependant chicaner François Angelier sur ce sujet. N'est-il pas lui aussi victime de son romantisme anti-institutionnel quand il dit : Claudel s'est lui-même enfilé ses camisoles de force «camisole» théologique : le thomisme, «camisole» sociale : la diplomatie, «camisole» affective : le mariage...? Il crée ici un Claudel triplement contraint qui est l'image inversée du Claudel officiel de la légende. A ce cliché positif, préférons, les subtiles réflexions de François Angelier sur l'ambivalence des rapports de Claudel au monde. Il est à la fois cet ingénieur soucieux du fonctionnement et du rapport et ce contemplateur en retrait des autres et de lui-même. Pour le trouver, il faut le chercher dans ses positions de repli car il est pudique. «La liasse épaisse de ses discours ... rembourre le personnage, mais c'est d'un cœur secret dont il s'agit».

Le livre de François Angelier prend aussi son sens dans la perspective plus large d'une réévaluation de Claudel, à l'initiative de gens venus d'horizons divers. Citons pour mémoire le beau livre que Gilles Cornec a publié sur les batailles intellectuelles dans lesquelles Claudel s'est trouvé pris. Un autre Claudel est en train de naître sous un regard enfin libéré. Tel celui que l'écrivain Philippe Sollers, si attentif aux changements de la conjoncture, vient de poser, il y a peu dans *le Monde*, sur ce «papillon chinois enfermé dans un ours».

Marie-Victoire NANTET

Paul CLAUDEL *L'uccello nero net Sol Levante*, trad. it. e prefaz. di Maria Antonietta Di Paco Triglia, Coll. »Orientalia», Kimini il Cerchio iniziative editoriali, 1996, lire 25.000

«Il est presque aussi difficile de parler de son pays que de soi-même. Entre la représentation, que nous faisons de nous-mêmes et celle que nous donnons aux yeux neufs et sincères des personnes venues exprès pour nous regarder, il y

a une différence dont les livres des voyageurs nous permettent d'apprécier le piquant. Et certes il est facile d'accuser leur naïveté ou leur malice, mais est-il bien sûr que ce soit toujours eux qui aient tort et que seuls nous soyons à nous-mêmes des témoins irréfragables ?»

Avec ces mots destinés aux étudiants de la ville japonaise de Nikko, l'auteur de *Connaissance de l'Est*, le voyageur parmi les espaces littéraires et réels de l'exotisme, semble décliner l'invitation à parler de soi-même et de la tradition française. En fait, il s'arrête sur le caractère et l'âme du Japon, mais il célèbre en profondeur la France de son temps et du passé, la France *en personne*, aimée par Michelet et Péguy. De son pays, l'auteur de *L'Harmonie initiative* privilégie évidemment la langue : elle est le «document le plus parfait» de ce qui tient ensemble les discours et les faits sociaux, c'est-à-dire religion, politique, science, art. Au fond, la langue est le «document qui témoigne de la formation et des procédures mêmes de la pensée vivante : l'*esprit de géométrie* et la passion pour l'*exactitude*. Ailleurs, le poète-diplomate Claudel critique âprement la *langue mauvaise* de Descartes, dénonce l'*idiotisme linguistique* qui affecte sa recherche de la source du sujet de la pensée, ainsi que l'incapacité rhétorique de sa méthode de cerner le «for intime où se forment les idées» et les actes locutoires de la raison. En revanche, à l'écart de la fermeture imposée à l'extériorité de l'être et de l'*adnihilatio* laïque du monde, c'est-à-dire à l'écart du sujet de l'histoire philosophique de l'Occident après Descartes, le Japon est mythiquement inscrit dans ce que j'appellerai une *tradition naturelle*, ontologique : «il n'y a, nous dit Claudel, qu'à ouvrir les oreilles et les yeux à ce concert autour de nous irrésistible auquel la tâche de chaque génération à son tour est d'accorder ses instruments et sa voix.»

Dans le cadre donc du témoignage sacramental de la nature et de l'art, de la valeur absolue du visible en tant que «répertoire ordonné, d'allusions» (*Adieu, Japon !*), le Japon est un lieu idéal, le nom d'une géographie tout à fait personnelle et la chiffre d'un syllabaire au même temps poétique et sentimental. D'autant plus que ce que nous pouvons lire dans *Un regard sur l'âme japonaise* ou dans *La nature et la morale* (1923), ou dans *Mies* (1926), en somme les pages magnifiques de *L'Oiseau noir dans le soleil levant* – enfin traduites en Italien avec finesse et rigueur par Maria Antonietta Di Paco Trigila –, nous offrent la vision des enjeux capitaux de la pensée claudélienne. De ceux-ci la traductrice (qui, avec la même maîtrise, a déjà édité *La Mystique de pierres précieuses*, Sellerio 1990, et *La Philosophie du livre*, Giardini Editori e Stampatori di Pisa, 1992) nous donne avec intelligence les échos parmi beaucoup d'autres pages du poète, des textes écrits après le voyage en Chine – avec lesquels *L'Oiseau noir* fait un véritable diptyque – aux *Conversations*, jusqu'à *L'Œil écoute*. Les notes et les appendices élargissent l'édition Petit-Galpérine ; aux textes de l'édition originelle du 1928, on a ajouté *Les Funérailles de Mikado* (1927), *L'Affût du lutteur* (1936), *Adieu, Japon !* (1945), déjà publiés dans *Contacts et*

Circonstances de la Pléiade de 1965. Très utiles les recours au *Journal*, qui nous permettent à la fois de bien placer les événements commentés ou transformés lyriquement par Claudel et de saisir les situations réelles et imaginaires d'où son écriture prend véritablement corps. La main-à-plume de Claudel est infatigablement penchée sur le réel ; elle accompagne le «tout [qui] signifie» et le célèbre même parmi les interstices des signes, privés ou publics, culturels ou naturels, artistiques ou historiques. Sa prose poétique – et particulièrement avec une force cachée mais puissante, les écrits dits d'occasion et les journaux de bord –, nous dit ainsi quelque chose de lui-même, c'est-à-dire nous donne peut-être à lire son *devenir auteur* parmi et par les aventures hasardeuses de ce qu'il écrit. Sa prose, si rimbaldienne, nous témoigne activement du «Je» qui raconte des voyages au sein de l'«Autre» et décrit des pérégrinations aux pays de l'inconnu où le «Dehors» et le «Dedans» s'entretiennent amicalement, où l'intimité et l'extériorité dialoguent aimablement – comme, dans la maison de Antonin Raymond à Tokio ou dans le théâtre Nô, ou comme dans les tableaux de Selho Takeuchi ou de la peinture hollandaise.

A mon sens, l'intérêt majeur des pages de *l'Oiseau noir*, réside justement dans le fait que, même dispersée, cette prose est presque un journal intime du foyer d'attraction de l'œuvre entière de Claudel. Elle nous sollicite à marquer les durées et les intermittences, à cerner les figures et les métaphores, à fixer, crayon à la main, les substantifs et les adjectifs de sa rêverie, elle nous oblige à toucher les miettes poétiques – c'est-à-dire, en paraphrasant Kierkegaard, actives – qui alimentent le corpus de son œuvre et que lui-même, physiologue du livre, a savamment enfantées et nourries. Dans ce sens, l'invitation à relire ces pages du point de vue de ce que Bonnefoy appellerait une «biographie de l'œuvre», nous fait signe vers une trajectoire inédite. Les pages consacrées au Japon, au monde de l'art et à la valeur spirituelle des objets quotidiens, nous suggèrent d'amplifier les résonances et les interférences de la vie sur le travail de l'écriture, de peser l'expérience se faisant au sein de la méditation sur l'art et la poésie, de saisir les greffages du temps sur les institutions littéraires.

J'avance, à titre d'hypothèse, l'exemple du seuil même du recueil, c'est-à-dire le titre. Claudel dit à Lucien Lefèvre que le titre constitue la traduction dans le langage d'un tableau absent : selon la rhétorique classique de *l'ekphrasis*, la phrase *L'Oiseau noir dans le Soleil levant* est la description exacte d'un sujet figuratif, traditionnel au Japon. Mais elle est aussi la traduction française de la traduction japonaise de son nom patronymique. Paul Claudel signerait ainsi deux fois le livre, car, selon la loi abyssale du *parergon*, le nom est ici le titre et vice-versa. Et la question du nom, avec d'importantes implications théologiques et philosophiques, est convoquée plusieurs fois dans le recueil. Je ne citerai que le texte dédié au défunt Empereur Meiji, ici le Nom est «vestige et support de l'esprit, cette chose proprement qui appelle l'homme et par quoi de lui à nous il y a souvenir, entretien, connaissance et intelligence».

Or si, – selon la métaphore de la création comme écriture et peinture, chaque étant est monument de Dieu et donc signe visible de l’invisible sur le «papier sans tache» de la nature (*L’Abdication au milieu des pins*, 1926), on pourrait bien affirmer que même la mort et l’absence, qui sont véritablement «au delà du nom», ne cessent de se donner à la lecture pieuse: leur blanc sans nom est malgré tout à inscrire comme signe intelligible dans le dictionnaire spirituel de la foi. Tout se passe comme si Claudel, rêveur savant de l’écrit du *temps*, se soit donné la tâche *d’être à l’ hauteur de son nom*, c’est-à-dire de répondre au tutoiement divin qui affecte le vivant jusqu’à la mort, Le titre-nom semble reporter la transformation meurtrière de chaque chose sur ce que *L’Abîme solaire* appelle «sa valeur or»: «impossible, écrit Claudel dans ce texte magnifique, de résister plus longtemps à la nécessité de l’évidence et refuser cette lumière à moi dont j’étais débiteur!» Ce texte, le dernier avant le voyage pour les Etats-Unis, nous permet ainsi d’entendre la résonance de la gloire du trépas au sein de la mélancolie du départ, et il nous invite à vérifier la valeur partielle de l’un sur la valeur absolue de la vérité de l’autre. Mais il y a plus, nous avons enfin la chance d’entrevoir comment chez Claudel le silence de l’expérience intérieure au Japon – où l’homme n’a pas besoin de prier, car le sol même est divin – est reprise par une mystique de la composition du livre et, vice-versa, comment, à l’école de Mallarmé, la rhétorique de la typographie est pliée aux exigences poétiques de la méditation.

Filippo FIMIANI
maître de conférences en Esthétique
Université de Salerno

L’image de Claudel dans la grande presse et par là dans l’opinion reçue, est en train de changer si l’on en croit le Monde¹ du 18 décembre 1998. Une page entière est consacrée au poète. Philippe Sollers développe l’idée qu’«il est temps d’effacer les caricatures» tandis que Patrick Kechichian salue le «poète dans les marges de l’Ecriture». Les hirondelles feront-elles le printemps ?

1. Philippe Sollers : *Connaissance de Claudel*.
Patrick Kechichian : *Le Poète et la Bible - Claudel ou la conversion sauvage*